

LA TRILOGIE

# BEVELSTOKE

3. CE QUE J'AIME  
CHEZ VOUS

## DE LA MÊME AUTRICE

*chez Flammarion Québec*

### **La chronique des Bridgerton**

1. Daphné
2. Anthony
3. Benedict
4. Colin
5. Éloïse
6. Francesca
7. Hyacinthe
8. Gregory
9. Des années plus tard

*Hors série*

La reine Charlotte

### **Les Lyndon**

1. Je t'offrirai la lune
2. Je t'offrirai le soleil

### **Les Rokesby**

1. À cause de Mlle Bridgerton
2. Un petit mensonge
3. L'autre Mlle Bridgerton
4. Tout commença par un esclandre

### **Le quatuor des Smythe-Smith**

1. Un goût de paradis
2. Sortilège d'une nuit d'été
3. Pluie de baisers
4. Les secrets de sir Richard Kenworthy

### **La trilogie Bevelstoke**

1. Les carnets secrets de Miranda
2. Mademoiselle la curieuse
3. Ce que j'aime chez vous

JULIA QUINN

LA TRILOGIE

# BEVELSTOKE

3. CE QUE J'AIME  
CHEZ VOUS

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Léonie Speer

Flammarion >  
Québec

Couverture : Antoine Fortin

Intérieur : Facompo

Titre original : TEN THINGS I LOVE ABOUT YOU

Éditeur original : Avon Books, une filiale de HarperCollins  
Publishers, New York

© Julie Cotler Pottinger, 2010

© Éditions J'ai lu, 2019 pour la traduction française

© Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec, 2024  
pour la présente édition

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-89811-284-3

ISBN (PDF) : 978-2-89811-285-0

ISBN (EPUB) : 978-2-89811-286-7

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 2025

Imprimé au Canada

flammarionquebec.com

*À mes lectrices.  
Sans vous, je n'aurais pas  
le métier le plus génial du monde.*

*Et aussi de la part de Paul,  
pour précisément la même raison.*



## Prologue

*Quelques années plus tôt*

Il ne parvenait pas à dormir.

Ce n'était pas nouveau et on aurait pu supposer qu'il y serait accoutumé désormais.

Mais non, chaque nuit, Sebastian Grey fermait les yeux avec la conviction qu'il allait s'endormir. Pourquoi en douterait-il ? Il était en bonne santé et parfaitement heureux. Il n'avait donc aucune raison de ne pas dormir.

C'était pourtant le cas.

Pas toujours, cependant. Parfois, il ignorait pourquoi, il lui suffisait de poser la tête sur l'oreiller pour sombrer presque aussitôt dans un bienheureux sommeil. Le reste du temps, il se tournait et se retournait, se levait pour lire, buvait du thé, se tournait et se retournait de nouveau, s'asseyait pour regarder par la fenêtre, se tournait et se retournait, jouait aux fléchettes, se tournait et se retournait, et finissait par renoncer et par assister au lever du soleil.

Il en avait vu beaucoup, des levers de soleil. En vérité, Sebastian se considérait désormais comme une espèce d'expert en levers de soleil sur les îles britanniques.

Comme de bien entendu, la fatigue le gagnait, et il arrivait qu'il s'endorme après l'aube, dans son lit ou dans un fauteuil ou, plus désagréable, le visage pressé contre la vitre. Cela n'arrivait pas tous les jours, certes, quoique assez souvent pour lui valoir une réputation d'amateur de grasses matinées. Ce qui ne cessait de l'amuser. Car il n'y avait rien qu'il aimait davantage qu'une matinée active, et il trouvait qu'aucun repas n'était aussi roboratif qu'un solide petit déjeuner anglais.

Par conséquent, il s'efforçait d'adapter son existence à cette pénible affection. Ainsi, il avait pris l'habitude de prendre son petit déjeuner chez son cousin Harry, d'abord parce que la cuisinière de ce dernier était remarquablement douée, ensuite parce que, son cousin s'attendant à le voir, cela lui interdisait de s'assoupir à 7 h 30. Étant plus fatigué que d'ordinaire la nuit d'après, quand il se glissait entre les draps et fermait les paupières, il était susceptible de s'endormir plus facilement.

En théorie du moins.

Mais pourquoi se montrer sarcastique envers lui-même ? Si cette grandiose disposition ne fonctionnait pas à la perfection, elle avait quand même des résultats positifs. Il dormait un peu mieux. Simplement, ce n'était pas le cas cette nuit.

Il se leva, s'approcha de la fenêtre et y appuya le front. La vitre glacée lui donnait une idée du froid qui régnait dehors. Cette sensation mordante lui plut car elle lui rappelait son humanité. S'il avait froid, c'est qu'il devait être vivant ; s'il avait froid, c'est qu'il ne devait pas être invincible. S'il avait froid, c'est que...

Il s'écarta avec un grognement écœuré. S'il avait froid, c'est qu'il avait froid. Quoi d'autre, franchement ?

Il était surpris qu'il ne pleuve pas. Lorsqu'il était rentré, ce soir-là, il avait senti la pluie. Il était devenu particulièrement apte à prévoir le temps lorsqu'il était sur le Continent.

Il pleuvrait bientôt, très probablement.

Revenu au milieu de sa chambre, Sebastian bâilla. Et s'il lisait ? Quelquefois, cela le rendait somnolent. Ce qui ne résolvait pas le problème, bien sûr. Il pouvait somnoler pendant des heures et ne pas s'endormir pour autant. Il fermait les yeux, il disposait parfaitement son oreiller, et...

Rien.

Il restait simplement couché là, à attendre. Il essayait de se vider l'esprit pour en faire une toile immaculée, une ardoise vierge. S'il parvenait à étreindre le vide absolu, il s'endormirait, il en était certain.

Sauf que cela ne fonctionnait pas. Parce que chaque fois que Sebastian Grey essayait d'étreindre le vide, c'était la guerre qui revenait pour l'étreindre, lui.

Il les voyait, il les sentait de nouveau, toutes ces choses qu'il aurait préféré oublier.

Alors il rouvrait les yeux pour retrouver sa chambre familière, plutôt ordinaire avec son couvre-lit vert, ses rideaux mordorés et son bureau en bois.

Elle était silencieuse, également. Si durant la journée, on entendait les bruits habituels de la ville, la nuit, ce quartier était plutôt calme. Sebastian s'étonnait encore de jouir d'un tel silence, d'entendre le vent, parfois le chant d'un oiseau, sans avoir à tendre l'oreille pour percevoir des bruits de pas précipités ou des coups de fusil, voire pire.

On aurait pu supposer qu'il parviendrait à dormir dans un environnement aussi bienfaisant.

Il bâilla une fois de plus. Oui, peut-être allait-il lire. Il avait emprunté quelques livres à Harry,

cet après-midi. Hélas, il n'avait guère eu le choix. Son cousin aimait lire en français ou en russe, et même si lui-même connaissait ces deux langues (appries sur l'insistance de leur grand-mère maternelle commune), il les maîtrisait moins bien que Harry. Lire dans une autre langue que l'anglais était un labeur alors qu'il voulait simplement se divertir.

Était-ce trop demander à un livre que d'être divertissant ?

S'il devait écrire un livre, il y mettrait des événements excitants. Des personnages mourraient, quoique pas trop. Et jamais un des personnages principaux, car ce serait trop affligeant.

Il y aurait de l'amour, aussi. Et du danger, bien sûr. Peut-être un peu d'exotisme, mais pas trop non plus. Il soupçonnait la plupart des auteurs de ne pas effectuer avec soin leurs recherches. Il avait lu récemment un roman qui se déroulait dans un harem d'Arabie. Et même s'il trouvait l'idée d'un harem ô combien séduisante, il doutait de l'exactitude des détails fournis par l'auteur. S'il aimait l'aventure autant que la plupart des gens, il avait du mal à croire que la courageuse héroïne anglaise ait réussi à s'enfuir en se laissant glisser jusqu'à terre le long d'un serpent accroché à sa fenêtre.

Pour couronner le tout, l'auteur ne s'était même pas soucié d'indiquer quel genre de serpent s'était prêté à l'exercice.

Franchement, il pouvait faire mieux.

S'il écrivait un livre, celui-ci se passerait en Angleterre. Il n'y aurait pas de serpent.

Et le héros ne serait pas un petit dandy grincheux uniquement soucieux de la coupe de son gilet. S'il écrivait un livre, le héros serait plus qu'héroïque.

Et doté d'un passé mystérieux, histoire que les choses restent intéressantes.

Dans ce roman, il faudrait également une héroïne. Sebastian aimait les femmes, il ne lui serait pas difficile d'écrire sur l'une d'elles. Quel prénom lui donnerait-il ? Un prénom ordinaire... Joan, peut-être. Non, trop ardent. Mary ? Anne ?

Oui, Anne. Il aimait bien Anne, qui avait un son doux et agréable. Toutefois personne n'appellerait jamais l'héroïne Anne. Car s'il devait écrire un livre, elle serait abandonnée, sans proches susceptibles d'utiliser son prénom. Il lui fallait donc trouver un nom de famille facile à prononcer et plaisant.

Sainsbury.

Il se le répéta silencieusement. *Sainsbury*... Sans qu'il sache pourquoi, ce nom lui évoquait du fromage. Ce qui n'était pas gênant puisqu'il aimait le fromage.

Anne Sainsbury. Cela sonnait bien. Anne Sainsbury. Mlle Sainsbury. Mlle Sainsbury et...

Et quoi ?

Qu'en était-il du héros ? Devait-il exercer un métier ? Évidemment, Sebastian connaissait suffisamment les mœurs de l'aristocratie pour être capable de peindre le portrait d'un lord indolent.

Quel ennui, cependant ! Quitte à écrire un livre, autant que l'histoire soit palpitante.

Il pouvait faire de son héros un militaire. Dieu sait qu'il connaissait le sujet. Un major, peut-être ? Mlle Sainsbury et le mystérieux major ?

Non, trop d'allitérations. Même lui trouvait le procédé un peu précieux.

Un général ? Non, les généraux étaient trop occupés. Et ils n'étaient guère nombreux. S'il voulait donner dans l'espèce rare, autant introduire un duc ou deux.

Un colonel, alors ? Le grade était assez élevé pour qu'il ait de l'autorité et du pouvoir. Il pourrait être issu d'une bonne famille, avoir de l'argent. Quoique pas trop. Un fils cadet. Les fils cadets devaient faire leur chemin dans le monde.

Mlle Sainsbury et le mystérieux colonel. Oui, s'il devait écrire un livre, ce serait le titre qu'il lui donnerait.

Sauf qu'il n'avait pas l'intention d'écrire un livre. Il étouffa un bâillement. Où trouverait-il le temps ? Et le papier ? Sur son bureau, il n'y avait rien hormis une tasse de thé froid.

Le soleil commençait à poindre. Il aurait dû retourner se coucher. Il parviendrait peut-être à grappiller quelques heures de sommeil avant de se rendre chez Harry.

Il tourna la tête vers la fenêtre. La lumière oblique de l'aube ondoyait à travers le verre.

*La lumière oblique de l'aube ondoyait à travers le verre...*

Cette phrase lui plaisait. Elle manquait toutefois de précision. On aurait pu croire qu'il parlait d'un verre de cognac.

*La lumière oblique de l'aube ondoyait à travers les carreaux.*

Oui, c'était mieux. Il manquait toutefois encore un petit quelque chose.

*La lumière oblique de l'aube ondoyait à travers les carreaux, et Mlle Anne Sainsbury, recroquevillée sous sa mince couverture, se demandait, comme*

*il lui arrivait souvent, où elle trouverait l'argent de son prochain repas.*

C'était vraiment bien. Alors même qu'il inventait l'histoire, il avait envie de savoir ce qui était arrivé à Mlle Sainsbury.

Il devrait peut-être mettre ces mots par écrit. Et donner un chien à Anne.

Il s'assit à son bureau. Il lui fallait du papier et de l'encre aussi. Il devait y en avoir dans ces tiroirs.

*La lumière oblique de l'aube ondoyait à travers les carreaux, et Mlle Anne Sainsbury, recroquevillée sous sa mince couverture, se demandait, comme cela lui arrivait souvent, où elle trouverait l'argent de son prochain repas. Elle baissa les yeux sur son fidèle colley, allongé sur la carpeite, et elle sut que l'heure était venue de prendre une décision d'importance capitale. L'existence de ses frères et de ses sœurs en dépendait.*

Et voilà, un paragraphe entier ! En un rien de temps qui plus est.

Il leva les yeux et regarda la fenêtre. La lumière oblique de l'aube ondoyait toujours à travers les carreaux, et Sebastian Grey se sentit heureux.



# 1

*Mayfair, Londres, printemps 1822*

— La clé d'un mariage réussi, c'est de rester à bonne distance de sa femme, déclara lord Vickers d'un ton pontifiant.

D'ordinaire, une telle assertion n'aurait eu que peu d'incidence sur la vie et le destin de Mlle Annabel Winslow. Toutefois, dix choses la rendaient susceptible d'affecter douloureusement son cœur.

Un : lord Vickers était son grand-père maternel, ce qui impliquait que, Deux : la femme en question était sa grand-mère, laquelle, Trois : avait décidé récemment d'arracher Annabel à sa vie heureuse et tranquille dans le Gloucestershire et, pour citer ses paroles, « de la dégrossir et de la marier ».

Tout aussi important était le fait que, Quatre : lord Vickers était en train de s'entretenir avec lord Newbury qui, Cinq : avait été marié autrefois mais, Six : sa femme étant décédée, il se trouvait donc veuf et, Sept : son fils était mort l'année précédente sans avoir engendré d'héritier.

Ce qui signifiait que, Sept : lord Newbury était en quête d'une nouvelle épouse et, Huit : il inclinait à penser qu'une alliance avec Vickers serait parfaite

et, Neuf : il avait jeté son dévolu sur Annabel parce que, Dix : elle avait des hanches larges.

Oh, flûte, n'y avait-il pas deux « Sept » ?

Annabel soupira, à défaut d'avoir l'autorisation de s'affaler dans son fauteuil. Peu importait, à vrai dire, que la liste présente onze points plutôt que dix. Ses hanches étaient ses hanches, et lord Newbury tentait visiblement de déterminer si son prochain héritier devait passer neuf mois au chaud entre elles.

— L'aînée de huit enfants, dites-vous, murmura-t-il en observant Annabel pensivement.

Pensivement ? Ce ne pouvait être l'adjectif correct. Il semblait sur le point de se purlécher.

Mal à l'aise, Annabel jeta un coup d'œil à sa cousine, lady Louisa McCann. Louisa lui avait rendu visite cet après-midi et toutes deux passaient un excellent moment jusqu'à l'arrivée inopinée de lord Newbury. Si Louisa affichait un visage placide, comme toujours en société, Annabel lut de la compassion dans son regard.

Si Louisa, dont le maintien et les manières étaient irréprochables en toute occasion, ne parvenait pas à dissimuler sa pitié, Annabel était effectivement en très mauvaise posture.

— Et tous nés forts et en bonne santé, précisa lord Vickers avec fierté.

Il leva son verre en guise de toast silencieux à sa fille aînée, la féconde Frances Vickers Winslow. Malgré elle, Annabel se rappela que sa grand-mère la désignait habituellement comme Cette Imbécile qui avait épousé Ce Fieffé Imbécile.

Lord Vickers n'avait pas été heureux que sa fille épouse un hobereau sans fortune. Et pour autant qu'Annabel sache, il n'avait jamais changé d'avis à ce sujet.

La mère de Louisa, elle, s'était mariée avec le fils cadet du duc de Fenniwick, juste trois mois avant que le fils aîné du duc ne tente un saut hasardeux sur un cheval mal entraîné et ne rompe son noble cou. « Une sacrée bonne affaire », selon les mots de lord Vickers.

Pour la mère de Louisa, bien sûr. Pas pour l'héritier décédé. Ni pour le cheval.

Il n'était guère étonnant que les chemins d'Annabel et de Louisa ne se soient que rarement croisés avant ce printemps. Les Winslow, tassés avec leur abondante progéniture dans une maison trop petite, avaient peu en commun avec les McCann qui, lorsqu'ils ne résidaient pas dans leur splendide hôtel particulier londonien, vivaient dans leur château, non loin de la frontière écossaise.

— Et le père d'Annabel faisait partie d'une fratrie de dix, continua lord Vickers.

Annabel dévisagea son grand-père. Dans sa bouche, c'était ce qui se rapprochait le plus d'un compliment à l'adresse de son père – que Dieu ait pitié de son âme.

— Vraiment ? dit lord Newbury en considérant Annabel avec des yeux plus luisants que jamais.

Annabel se mordit l'intérieur des joues, croisa les mains sur ses genoux et se demanda comment faire pour donner l'impression d'être stérile.

— Et bien sûr, nous-mêmes en avons sept, rappela lord Vickers avec ce geste modeste de la main que font les hommes lorsqu'ils ne sont pas modestes du tout.

— Vous n'êtes pas resté à bonne distance de lady Vickers tout le temps, dans ce cas, gloussa lord Newbury.

Annabel déglutit avec peine. Lorsque lord Newbury gloussait ou, en vérité, remuait d'une manière

quelconque, ses bajoues tremblotaient – elle les entendait presque clapoter. Une vision horrible qui lui rappelait cette gelée de pied de veau que la gouvernante la forçait à avaler lorsqu'elle était malade. De quoi dégoûter à jamais une jeune fille de manger.

Elle s'efforça de déterminer combien de temps il lui faudrait se priver de nourriture pour réduire considérablement la taille de ses hanches. De manière, si possible, à être déclarée inapte à porter un enfant.

— Pensez-y, dit lord Vickers en donnant à son vieil ami une tape amicale dans le dos.

— Oh, j'y pense ! assura lord Newbury, qui tourna de nouveau un regard plein d'intérêt vers Annabel. J'y pense beaucoup.

— Penser est superflu, intervint lady Vickers.

Elle leva son verre de sherry en guise de salutation, puis le vida.

— J'avais oublié que vous étiez là, Margaret, avoua lord Newbury.

— Je ne l'oublie jamais, grommela lord Vickers.

— Je parle des messieurs, bien sûr, reprit lady Vickers, qui tendit son verre pour que l'un ou l'autre le lui remplisse. Une dame se doit de toujours penser.

— Là, nous ne sommes pas d'accord, déclara lord Newbury. Ma Margaret gardait ses pensées pour elle. Notre union a été splendide.

— Elle est restée à bonne distance, non ? fit remarquer lord Vickers.

— Comme je l'ai dit, ce fut une union splendide.

De nouveau, Annabel regarda Louisa. Sa cousine était fine et délicate, les épaules minces, les cheveux châtons et les yeux du vert le plus pâle. Annabel avait toujours l'impression d'être un monstre à côté d'elle. Ses propres cheveux étaient

noirs et ondulés, sa peau du genre à s'assombrir si elle s'accordait trop de temps au soleil, et sa silhouette lui valait des attentions inopportunes depuis sa douzième année.

Mais jamais, jamais, des attentions avaient été moins désirées que celles dont elle était présentement l'objet de la part d'un lord Newbury qui l'observait avec gourmandise.

Annabel essaya d'imiter sa cousine et de ne pas laisser ses pensées transparaître sur son visage. Sa grand-mère lui reprochait depuis toujours d'être trop expressive.

— Pour l'amour de Dieu, lui répétait-elle souvent, cesse de sourire comme si tu savais quelque chose. Ce n'est pas ce que recherchent les gentlemen. Chez une épouse, en tout cas.

À ce moment-là, lady Vickers se versait en général à boire, puis elle ajoutait :

— Une fois mariée, tu pourras apprendre un tas de choses – de préférence avec un autre homme que ton mari.

Si Annabel avait été un jour ignorante, ce n'était plus le cas. Elle savait, par exemple, qu'au moins trois des enfants Vickers n'étaient probablement pas des Vickers. Elle était consciente que, outre un vocabulaire remarquablement blasphématoire, sa grand-mère avait une vision assez fluide de la moralité.

Le Gloucestershire commençait à lui apparaître comme un rêve. Tout, à Londres, était si... éblouissant. Pas littéralement, bien sûr. Car en vérité, Londres était dans son ensemble gris, sale et poussiéreux. Elle ignorait pourquoi le mot « éblouissant » lui était venu à l'esprit. Peut-être parce que rien ne semblait simple, franc et sans détour.

Annabel se surprit à désirer un grand verre de lait, comme si quelque chose d'aussi frais et sain pouvait l'aider à reconquérir un certain équilibre. Elle ne s'était jamais considérée comme particulièrement collet monté ; elle était même la Winslow la plus susceptible de s'endormir à l'église ; néanmoins, chaque jour passé dans la capitale semblait engendrer un nouveau choc, la laisser perplexe, voire interdite.

Elle était là depuis un mois. Un mois ! Pourtant, elle avait toujours l'impression de marcher sur des œufs, de ne jamais être certaine de faire ou de dire ce qu'il fallait.

Elle détestait cela. À la maison, elle était sûre d'elle. Elle n'avait pas toujours raison, mais elle était presque toujours sûre d'elle. À Londres, les règles étaient différentes. Pire, tout le monde connaissait tout le monde. Ou du moins connaissait tout sur tout le monde. C'était comme si la haute société dans son ensemble partageait une histoire secrète dont elle-même ignorait tout. Dans chaque conversation, il y avait un sous-entendu, une signification plus profonde, plus subtile.

Et Annabel, qui, en plus d'être la Winslow la plus susceptible de s'endormir à l'église, était aussi la Winslow la plus susceptible de dire ce qu'elle pensait, s'abstenait de dire quoi que ce soit de crainte d'offenser ou de gêner quelqu'un. Ou de se ridiculiser.

Cette pensée lui était insupportable. Il lui aurait été extrêmement pénible d'apporter à son grand-père la preuve que sa mère avait été effectivement une imbécile, son père un fieffé imbécile, et qu'elle-même était la plus imbécile de tous.

Il y avait mille façons de se ridiculiser et de nouvelles occasions se présentaient chaque jour. Tenter de les éviter toutes était littéralement épuisant.

Annabel se leva pour esquisser une révérence lorsque le comte de Newbury prit congé. Elle s'efforça de ne pas remarquer la façon dont ses yeux s'attardaient sur son décolleté. Lord Vickers accompagna le comte, la laissant seule avec Louisa, leur grand-mère et une carafe de sherry.

— Comme ta mère va être heureuse, déclara lady Vickers.

— À quel sujet ? s'enquit Annabel.

Sa grand-mère lui jeta un regard las, mélange d'ennui et d'incrédulité.

— Le comte. Quand j'ai accepté de t'accueillir, Annabel, je n'imaginai pas que nous pourrions décrocher mieux qu'un baron. Quelle chance tu as que Newbury soit aux abois.

Quelle chance, en effet, d'être choisie par désespoir, songea Annabel, sans pouvoir réprimer un sourire ironique.

— Du sherry ? proposa sa grand-mère.

Annabel déclina d'un signe de tête.

— Louisa ? interrogea lady Vickers.

Son autre petite-fille refusa aussi.

— Il n'est certes pas très agréable à regarder, continua lady Vickers. Cela dit, il était plutôt séduisant lorsqu'il était jeune. Tes enfants ne seront donc pas laids.

— Tant mieux, murmura Annabel.

— Plusieurs de mes amies avaient jeté leur dévolu sur lui, mais il avait choisi Margaret Kitson.

— Plusieurs de vos *amies*.

Les contemporaines de sa grand-mère avaient voulu épouser lord Newbury. Les contemporaines de sa grand-mère avaient voulu épouser l'homme qui, très probablement, voulait l'épouser, *elle* !

Seigneur !

— Et il mourra bientôt, ajouta sa grand-mère. Tu ne peux pas espérer mieux.

— Finalement, je veux bien du sherry, déclara Annabel.

— Annabel ! s'exclama Louisa.

Approuvant d'un hochement de tête, lady Vickers remplit un verre de sherry.

— Ne le dis pas à ton grand-père, recommanda-t-elle à Annabel en le lui tendant. Il réproouve les boissons alcoolisées pour les femmes de moins de trente ans.

Annabel avala une grande gorgée. Elle la sentit descendre, brûlante, dans sa gorge, et réussit à ne pas s'étrangler. On ne lui avait jamais donné de sherry à la maison, et certainement pas avant le dîner. Ici toutefois, à cet instant précis, elle avait besoin d'un réconfort.

— Lady Vickers, vous m'aviez demandé de vous rappeler lorsque le moment serait venu de vous rendre chez Mme Marston, annonça le majordome.

— Ah, oui ! grommela lady Vickers en se levant. C'est une vieille jacasseuse, mais sa table est de qualité.

Annabel et Louisa se levèrent le temps que leur grand-mère quitte la pièce, puis se laissèrent retomber dans leur fauteuil.

— Que s'est-il donc passé pendant mon absence ? demanda Louisa.

Annabel soupira.

— Je suppose que tu fais allusion à lord Newbury ?

— Je ne suis restée que quatre jours à Brighton...

Louisa jeta un coup d'œil vers la porte pour s'assurer qu'il n'y avait personne à proximité, puis :

— Et maintenant, il veut t'épouser ?

— Il ne s'est pas encore déclaré, rectifia Annabel, avec un espoir qu'elle savait vain.

Si elle se fiait aux attentions de lord Newbury à son endroit ces derniers jours, il se précipiterait à Canterbury pour obtenir une dispense de bans avant la fin de la semaine.

— Tu connais son histoire ? s'enquit Louisa.

— Je crois, répondit Annabel. En partie.

Elle n'en savait certainement pas autant que sa cousine. Celle-ci en était à sa seconde saison londonienne et, plus important encore, elle était née dans la haute société. Même si Annabel comptait dans sa lignée un grand-père vicomte, elle était bel et bien la fille d'un hobereau. Louisa, de son côté, avait passé tous les printemps et tous les étés de sa vie à Londres. Si sa mère, la tante Joan d'Annabel, était décédée des années plus tôt, le duc de Fenniwick avait plusieurs sœurs qui occupaient toute des places éminentes dans la haute société. Louisa avait beau être timide, elle avait beau être la dernière personne que l'on s'attendait à voir répandre des rumeurs et des ragots, elle était au courant de tout.

— Il veut à tout prix trouver une femme, dit Louisa.

— Après tout, répliqua Annabel avec un haussement d'épaules, je suis moi-même à la recherche d'un mari.

— Pas à n'importe quel prix !

Annabel s'abstint de la contredire. En vérité, si elle ne se mariait pas bientôt, et avantageusement, Dieu seul savait ce qu'il adviendrait de sa famille. Les Winslow n'avaient jamais eu beaucoup d'argent, mais quand le père d'Annabel était encore de ce monde, ils avaient toujours réussi à joindre les deux bouts. Elle ignorait comment ses parents étaient parvenus à régler les frais de scolarité de ses quatre frères, quoi qu'il en soit, ces derniers étaient là où

ils le devaient : à Eton, où ils recevaient une éducation de gentlemen. Annabel refusait d'être responsable de leur retrait forcé de cet établissement.

— Sa femme est morte il y a des années, reprit Louisa. Cela n'avait pas d'importance, puisqu'il avait un fils en parfaite santé. Et son fils avait deux filles, preuve que sa belle-fille n'était pas stérile.

Annabel hocha la tête, non sans se demander pourquoi c'était toujours la femme qui était stérile. Un homme ne pouvait-il être incapable de procréer, lui aussi ?

— Malheureusement, son fils est mort. D'une fièvre, je crois.

Annabel était au courant. Certaine, toutefois, que Louisa en savait davantage, elle demanda :

— Personne d'autre n'est susceptible d'hériter ? Il doit certainement y avoir un frère ou un cousin quelque part ?

— Un neveu. Sebastian Grey. Que lord Newbury hait.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Personne ne le sait. Par jalousie, peut-être. M. Grey est terriblement séduisant. Toutes les femmes sont à ses pieds.

— J'aimerais bien voir cela, murmura Annabel, songeuse.

Elle imaginait la scène : un Adonis blond, aux muscles saillants sous son gilet, se frayant un chemin dans un océan de femmes inconscientes. Ce serait plus intéressant si quelques-unes conservaient un peu de force, par exemple pour le faire trébucher...

— Annabel !

Elle tressaillit. Louisa s'adressait à elle d'une manière inhabituellement pressante, et mieux valait qu'elle lui prête attention.

— Annabel, c'est important.

Elle hocha la tête, submergée par un sentiment peu familier, de gratitude peut-être, et certainement d'amour. Cela ne faisait que très peu de temps qu'elle connaissait sa cousine, pourtant une affection profonde les liait déjà. Elle savait que Louisa ferait tout ce qui était en son pouvoir pour lui éviter une union malheureuse.

Hélas, le pouvoir de Louisa était, en l'occurrence, limité. Et elle ne comprenait pas ou, plutôt, elle ne pouvait pas comprendre la pression que subissait la fille aînée d'une famille pauvre.

— Écoute-moi, implora Louisa. Le fils de lord Newbury est mort il doit y avoir un peu plus d'un an. Et il a commencé à chercher une femme avant même que son fils soit enterré.

— Dans ce cas, ne devrait-il pas en avoir d'ores et déjà trouvé une ?

— Il a failli épouser Mariel Willingham.

— Qui ? demanda Annabel en s'efforçant en vain d'accoler un visage à ce nom.

— Exactement. Tu n'as jamais entendu parler d'elle. Elle est morte.

Annabel haussa les sourcils, déconcertée par cette absence d'émotion pour annoncer une nouvelle aussi tragique.

— Deux jours avant le mariage, elle a pris froid.

— Elle est morte en deux jours ?

La question était morbide, peut-être, mais il fallait qu'elle sache.

— Non. Lord Newbury a insisté pour que le mariage soit reporté. Il a prétendu que c'était pour le bien de Mlle Willingham, qu'elle était trop malade pour supporter la cérémonie à l'église. Or tout le monde savait qu'en réalité il voulait

s'assurer qu'elle était en assez bonne santé pour lui donner un fils.

— Et ?

— Et elle est bel et bien morte. Elle a traîné pendant une quinzaine de jours. C'était très triste. Elle s'était toujours montrée gentille avec moi.

Louisa secoua légèrement la tête, puis enchaîna :

— Lord Newbury l'a échappé de peu. S'il l'avait épousée, il aurait dû prendre le deuil. Déjà qu'il avait fait scandale en voulant se remarier si vite après le décès de son fils. Si Mlle Willingham n'était pas morte avant le mariage, il aurait dû supporter une autre année de crêpe noir.

— Combien de temps a-t-il attendu avant de recommencer à chercher ? demanda Annabel, qui redoutait la réponse.

— Pas plus de deux semaines. Sincèrement, je pense qu'il aurait attendu encore moins longtemps s'il avait cru pouvoir s'en dispenser.

Louisa baissa les yeux sur le verre de sherry d'Annabel, puis déclara :

— Je boirais volontiers un thé.

Annabel alla sonna une domestique.

— De retour à Londres, il a commencé à cour-tiser lady Frances Sefton, continua Louisa.

— Sefton, répéta Annabel.

Si elle connaissait ce nom, elle ne voyait pas de qui il s'agissait.

— Oui, reprit Louisa avec animation. Son père est le comte de Brompton. Et lady Frances est la troisième de neuf enfants.

— Mon Dieu !

— Mlle Willingham était l'aînée de seulement quatre enfants, mais elle...

La voix de Louisa mourut. Manifestement, elle ne savait comment énoncer la chose de manière polie.

— Elle était faite comme moi ? suggéra Annabel.

Quand sa cousine, qui ne pesait pas cinquante kilos habillée, acquiesça d'un signe de tête embarrassé, Annabel eut une grimace ironique.

— Je suppose que lord Newbury n'a jamais regardé dans ta direction.

— Jamais, confirma Louisa. Dieu merci !

— Qu'est-il arrivé à lady Frances ?

— Elle s'est enfuie. Avec un valet de pied !

— Bonté divine ! Elle devait l'aimer avant, tu ne crois pas ? On ne s'enfuit pas avec un valet de pied juste pour éviter le mariage avec un comte.

— Tu le crois vraiment ?

— Eh bien, oui. Ce n'est pas du tout commode.

— Je ne pense pas que lady Frances songeait à cela. À mon avis, elle voyait plutôt le mariage avec ce... ce...

— Je t'en conjure, ne termine pas cette phrase.

Louisa s'en abstint gentiment, et Annabel poursuivit :

— Si elle voulait se soustraire à un mariage avec lord Newbury, je pense qu'il y avait d'autres façons d'y parvenir que d'épouser un valet de pied. À moins, bien sûr, qu'elle n'en ait été amoureuse. Ce qui change tout.

— Quoi qu'il en soit, c'est une vieille histoire. Elle s'est enfuie en Écosse et plus personne n'a entendu parler d'elle. Cela dit, c'était la fin de la saison. Je suis certaine que lord Newbury est en quête d'une femme depuis lors, mais c'est bien plus facile durant la saison, quand tout le monde est rassemblé. En outre, s'il avait courtoisé une autre femme, je n'aurais sans doute pas été au courant. Il vit dans le Hampshire.

Tandis que Louisa, elle, avait passé tout l'hiver en Écosse, à frissonner dans son château.

— Et maintenant, il est de retour, déclara Annabel.

— Oui, et comme il a perdu une année entière, il va vouloir trouver quelqu'un rapidement.

L'expression de Louisa lorsqu'elle regarda Annabel était terrible – entre pitié et résignation.

— Si tu l'intéresses, conclut-elle, il ne perdra pas de temps à te courtoiser.

Annabel le savait. Elle savait aussi que si lord Newbury la demandait bel et bien en mariage, il lui serait très difficile de refuser. Ses grands-parents avaient déjà indiqué qu'ils étaient favorables à cette union. Sa mère lui aurait permis de refuser, mais elle se trouvait à une centaine de miles de Londres. Et Annabel savait exactement quel regard elle aurait lorsqu'elle lui assurerait qu'elle n'était pas obligée d'épouser le comte.

Dans ses yeux, il y aurait de l'amour, et de l'inquiétude, aussi. Cette inquiétude qui avait remplacé le chagrin d'avoir perdu son mari. Selon Annabel, sa mère se faisait tellement de souci pour l'avenir qu'il n'y avait plus de place pour l'affliction.

Si lord Newbury souhaitait effectivement l'épouser, son soutien financier suffirait à alléger le fardeau qui pesait sur les épaules maternelles. Il pourrait payer les frais de scolarité des frères d'Annabel et assurer des dots à ses sœurs.

Du reste, elle ne consentirait à l'épouser que s'il s'y engageait. Par écrit.

Elle allait un peu vite en besogne, toutefois. Il ne lui avait pas demandé sa main. Et elle n'avait pas décidé qu'elle dirait oui.

Vraiment ?